

**L'ÉTUDIANT**

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Vol. 1

Montréal, 4 Avril 1912

No 11

**LES ŒUFS DE PAQUES**



Aux douceurs d'un paisible somme  
 Un grand bruit arrache vos yeux ;  
 Les cloches reviennent de Rome  
 En carillonnant à pleins cieux.  
 Tout respire un bel air de fête,  
 Enfin Pâques est de retour !  
 On ne voit que fraîche toilette,  
 Souliers fins et bas blancs à jour.

**JEU CATIO**

\* \* \*

Du printemps les molles haleines  
 Font aux poules un clair gosier.  
 Les œufs de Pâques par douzaines  
 Tombent-frais dans le poulailler.  
 Aux champs les bambins vont en bande  
 Quêter des œufs sur chaque seuil ;  
 La fermière a sa blanche offrande  
 Toute prête, et son bon accueil.

Pierre Dupont.

(La Bonne Chanson, Avril 1911).

Directeur Général : Gustavo Lacasse, E.E.M.  
 Rédacteur en Chef : Ch.-N. Chamberland, E.E.D.

Abonnement : \$1.00 pour l'année Universitaire  
**CINQ SOUS LE NUMERO**

## ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

# La Banque d'Épargne

De la

Cité et du District de Montréal

Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$30,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales  
à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

**A. P. Lesperance, Gerant.**

Demandez une de nos petites Banques à domicile ceci vous facilitera l'Épargne.

TEL. BELL EST 273

## Mailloux Freres

Négociants de tabacs

et d'articles pour fumeurs

252, RUE ST-DENIS

MONTREAL

AU NATIONAL

cette semaine

VUES, CHANTS, COMEDIES

semaine prochaine

**GISMONDA**

Etudiants !

Qu'on se le dise... et qu'on aille assister à ces représentations.

## OXYGENE

Chimiquement pur pour usage médical. Fourni en cylindre avec inhalateur.

PHARMACIE LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario

Montreal

Cette Revue est imprimée à

L'Imprimerie Bilaudeau

197, NOTRE-DAME EST

Montréal

## Préparations aux Examens :

LETTRES et SCIENCES

Droit, Médecine, Pharmacie, Art Dentaire,  
Service Civil, Ecole Polytechnique, Etc.

**L. E. GODIN, B.S.**

151, rue St-Denis

MONTREAL

Res. 8 Lorraine  
Westmount  
Tel. West. 502

Tel. Main 3995

**J. N. Decarie, B.A., B.C.L.**

AVOCAT

Trust & Loan Bldg

Chambre 35

MONTREAL

N'oubliez pas le

**GRAND**

# Euchre Danse

des E.E.M.

à la Salle Stanley

le Lundi 15 Avril 1912

Billets en vente à la

LIBRAIRIE DEOM

Encouragez l'AMI DES ETUDIANTS.

Pour vos cadeaux de PAQUES allez chez

**C. A. BOLTE**

298 rue Ste-Catherine coin St-Denis

Tel. Est 4802

Accueil courtois à tous. Grand choix de bonbons. Tous breuvages chauds.

# L'ETUDIANT

AFFIRMONS-NOUS!

Vol. 1

Montréal, 4 Avril 1912

No 11

## SOMMAIRE

Matin de Pâques.....	<i>Honoré Parent</i>	Chant de Pâques.....	<i>L.-O. Leriche</i>
Etudiants en droit, oyez, oyez....	<i>Cyrano</i>	L'injustice humaine.....	<i>Max. Hilaire</i>
Où dresser notre tente....	<i>Gustave Lacasse</i>	" Insoucieuse ".....	<i>Marc</i>
" Pourquoi rêver ? ".....	<i>Jacques Stérile</i>	Rions.....	<i>Jean Jason</i>
Quel doit être notre patriotisme ?....	<i>Marc</i>	Laissez-moi rire.....	<i>Louis Sorel</i>
Rodomontade amoureuse.....	<i>G. Colette</i>	Les sports.....	<i>Reporter</i>
A la clinique.....	<i>Docteur Luc</i>	Billet doux.....	<i>L'homme au Binoche</i>

## Matin de Pâques

Pour "l'Étudiant".

Le soleil matinal, pâle et rose d'abord,  
Ét pourpre tout à coup, jetant sur la bruyère,  
—Superbe, éblouissant,—un frisson de lumière.  
Doucement se montrait dans un poudroïement d'or.

Ét Jésus, comme un Dieu, triomphant de la mort,  
S'était levé vainqueur dans l'aube printanière...  
—Or, venant embaumer le corps dans son suaire,  
Les femmes le croyaient dans son linceul encor ;

Mais n'apercevant plus la pierre sur la voûte,  
Pour en savoir la cause, elles quittent la route.  
Ét vont vers le sépulcre avec anxiété :

Lorsqu'un ange soudain, près du rocher aride,  
Parut en leur disant, montrant le tombeau vide :  
"Ainsi qu'il vous l'a dit, il est ressuscité".

*Honoré Parent*

## Etudiants en Droit, oyez, oyez !

La cléricature, voilà l'amie...

(2ième article)

Bien des choses ont été dites sur la loi si favorable aux Etudiants, dans les journaux et à la Législature, depuis mon article sur le sujet; j'étais résolu à me taire puisque des voix plus autorisées avaient agité la question, mais M. le Directeur ne l'entend pas ainsi; il m'a même fait une sommation respectueuse dans le dernier numéro de l'"Etudiant".

Je me rends à sa demande, non pas que mes articles soient rédigés à la "Brusko" ou à la "Hugo de St-Victor", mais parce que les plaintes que j'exprime sont générales et que le Barreau, charmant corps ! est décidé d'y prêter une attention de moins en moins grande. Vous savez tous que nous sommes au bureau quand nos patrons sont au palais, la faute en est aux heures des cours. Nous nous occupons donc à répondre au téléphone, à faire des commissions, à produire des "motions pour examen médical" et à faire oblitérer des timbres ! Il faut avoir au moins un cours classique complet pour ces occupations-là !

Ici, une question se présente : L'enseignement secondaire que nous avons reçu nous prépare-t-il bien pour ces occupations si intellectuelles ? Nous met-il en état de remplir ces fonctions avec compétence ? Après huit ans de grec et de latin, sommes-nous capables d'aller faire "recevoir copie" selon toutes les règles de l'art ?

C'est un des aspects du problème éducationnel que je livre aux "chevaliers de l'enseignement" car je constate qu'ils ont oublié de l'envisager jusqu'ici.

Il arrive que, si un point de la Procédure nous embarrasse, ou si nous sommes arrêtés par une obscurité de textes (ce qui n'arrive pas souvent!!!), nous pouvons difficilement en avoir l'explication. Lorsque, jeunes avocats, nous aurons perdu une couple de causes, alors, nous comprendrons, mais à quel prix !

Et vous savez aussi le salaire fabuleux que nous retirons ! \$3, \$4, et même \$5. par semaine au bout de six mois ou un an ! C'est une mine qu'il faut exploiter. Ce n'est pas tous les jours que nous aurons une telle source de revenus à notre disposition ! Vous comprenez qu'il n'est pas toujours facile de trouver des positions aussi bien rémunérées. Le public ne se doute pas des difficultés que l'on rencontre pour avoir une place dans un bureau où le commissionnaire gagne plus cher que nous. Il faut avoir de la protection, il faut mettre en branle de grandes influences ! Autrement, on s'expose à des rebuffades assez humiliantes.

Un jour, un étudiant se présente dans un bureau d'avocats pour solliciter humblement une place de clerc ; après mûres délibérations

entre eux, on lui répond sans rire : "Nous ne vous chargerons rien pour rester ici."

Cette réponse dénote un grand désir de protection, n'est-ce pas ?

Mais il y a mieux encore. Un étudiant se présente chez un des princes du Barreau ; je ne dirai pas quels sont les titres de ce grand avocat, tout le monde le reconnaîtrait ; qu'il me suffise de vous dire que c'est un ex-bâtonnier : "Des clercs, répondit-il à ce jeune homme, je n'en prends plus ! Ils ne sont jamais là quand on en a besoin ! J'aime mieux engager un messenger." Puis il fit un exposé assez complet des défauts du système et il termina par ces paroles : "Plaignez-vous, faites de l'agitation ; le Barreau est unanime à vouloir un changement ; seulement, il vous faut donner le branle.

Son conseil fut mis en pratique à peine quelques mois plus tard, une campagne assez active fut faite ; le Barreau écouta nos plaintes, je vous dirai ce qu'il fit dans un prochain article.

CYRANO.

## "1820-1912"

"Le printemps est enfin de retour ! Le soleil sourit glorieusement en faisant pleurer les rares glaçons qui sont restés opiniâtrement collés aux gouttières... et les regards indiscrets de s'abaisser aux jupes retroussées !..." (Renoaveau.)

"L'Étudiant", 21 mars 1912.

Un coup de vent passa, souffle lesté et charmant  
 Qui fit tourbillonner les jupes follement.  
 Je la savais ailée, étoilée, azurée,  
 Je l'adorais ; mon âme allait dans l'empyrée  
 A sa suite. Oh ! l'amour c'est tout, le reste est vain.  
 Je ne supposais pas que cet être divin  
 Qui m'emportait rêveur si loin de la matière,  
 Eût des jambes... soudain je vis sa jarrettière,  
 Et cela me choqua. Quoi ! me dis-je, elle aussi !  
 Je la contemple, ému, tremblant, brûlant, transi,  
 Et je vois de la chair où j'adorais une âme !  
 Soit. Le songe est fini. Ce n'est donc qu'une femme  
 Qui marche sur la terre, et se retrousse au vent !  
 ...Et je fus amoureux bien plus qu'auparavant.

VICTOR HUGO.



## Chronique médicale

### Où dresser notre tente ?

Le vendredi 22 mars dernier, les élèves de la faculté de Médecine, tous réunis dans la grande salle des primaires, recevaient une visite extraordinaire : le Dr A.-N. Rivet venait leur adresser la parole. Mais c'est bien ordinaire au contraire, me direz-vous, puisque le Dr Rivet vient tous les jours à l'université y donner dans la même salle son cours de chimie ?—Parfaitement, mais une autre raison l'y avait amené ce jour-là, et quand s'ouvrit la porte du laboratoire ce n'est pas le professeur des "monovalences et des tétravalences" que nous vîmes apparaître, mais l'homme de profession, le médecin praticien.

J'ai écouté avec beaucoup d'attention les quelques mots que nous dit, avec un accent je dirais presque paternel, le docteur Rivet. "Jeunes médecins, dit-il en substance, qui graduez aujourd'hui, jeunes médecins qui graduez demain, n'hésitez pas à quitter Québec, allez vous établir dans Ontario ou dans l'Ouest canadien. Un champ immense y est ouvert à votre activité." Et le docteur nous cite à l'appui de ses conseils l'exemple de quelques-uns des nôtres, dont la tristesse temporaire de quitter le "pays" a été récompensée par un succès rapide et réellement enviable.

Le docteur Rivet mérite certainement les félicitations de tous pour l'initiative vraiment heureuse qu'il a prise. En exhortant les jeunes d'aujourd'hui à aller dresser leur tente ailleurs, le docteur sert deux grandes causes, celle de la profession médicale et celle de la nationalité française au Canada. Le départ des jeunes médecins pour les centres canadiens éloignés aura en effet la double conséquence avantageuse de prévenir un plus grand encombrement professionnel à Montréal et dans toute la région, et d'étendre au delà des frontières québécoises, le nom canadien-français avec tout ce qu'il affirme d'intègre, de loyal, de patriote et de chrétien.

J'espère que les finissants de cette année n'oublieront pas d'aussi sérieuses exhortations et qu'ils sauront, en autant que les circonstances le permettront, bien entendu, aller planter "le soc en la terre féconde" qu'on leur dit.

C'est un bon exemple à donner, ce sera un bon exemple à suivre.

Gustave LACASSE.



## Pourquoi rêver ?

Pourquoi toujours rêver, pauvres fous que nous sommes,  
Toujours sonder le ciel et ses charmes divins ?  
Oh ! que de cœurs blessés, que de femmes et d'hommes  
Ont dû courber la tête et se tordre les mains !

Hélas ! on court sans cesse après un vain fantôme ;  
La passion s'en vient bientôt nous terrasser :  
Le bonheur n'est qu'un mot et l'amour un atome  
Qui s'éloigne soudain lorsqu'on croit l'enlacer.

Ardente rêverie, épouse des poètes,  
Qui descendez sur terre et nous donnez l'espoir,  
Mère de la douleur, le mal que vous me faites,  
Je le chante en pleurant sous la brise du soir.

Jacques STERILE.

---

## Quel doit être notre patriotisme ?

### Aux Indifférents

“La grande affaire de l'homme, a dit Joubert, c'est la vie ; et la grande affaire de la vie, c'est la mort ! ” Ce qui est vrai de l'homme l'est aussi des nations : tous deux, parce qu'ils subissent les mêmes lois éternelle et naturelle, parce qu'ils sont quelque chose d'humain, tous deux sont destinés à périr. Voilà pourquoi les nations commencent et finissent tout comme l'homme naît et meurt ; voilà pourquoi, sans changer la pensée du moraliste, nous pouvons dire en modifiant l'expression pour la rendre plus générale : “ La grande affaire d'une nation, c'est la vie ; et la grande affaire de la vie d'une nation, c'est la mort. ”

Oui, la mort ! Nous ne pouvons pas raisonnablement songer à l'éviter. Mais de même que l'homme doit veiller à la conservation de sa vie, de même qu'il a le devoir d'en reculer le terme autant qu'il peut, ainsi toute nation doit-elle chercher à éloigner l'heure de sa mort. Et la connaissance de ces quelques principes nous force à croire que le patriotisme véritable n'est rien autre chose que l'effort apporté par chacun des membres de la nation dans l'accomplissement de ce devoir. Ne nous figurons donc pas être patriotes parce que, un jour de St-Jean-Baptiste, nous avons senti une subite tendresse s'emparer de nous, parce que, un jour d'affront, indignés, nous avons jeté les hauts cris. Le patriotisme n'est pas une affaire de sentiment, c'est une affaire de raisonnement et de volonté, c'est l'obéissance à un devoir.

Il semble que nous, Canadiens-français, nous ignorons ce devoir ou, si nous le connaissons, nous le considérons comme un joug détestable. Cette faute est mortelle, nous pouvons le dire, et c'est nous qui en serons responsables, nous, les étudiants d'aujourd'hui, champions des idées de demain. Nous en serons responsables, parce que nous n'aurons pas travaillé à devenir intelligemment patriotes quand nous pouvions le faire avec facilité ; nous en serons responsables parce que plus tard, au lieu d'être des éducateurs éclairés, nous ne serons que de fichus ignorants. Prévenons le mal. Sachons dès maintenant donner à nos enthousiasmes de jeunes une base inébranlable. Que notre patriotisme soit d'abord éclairé, qu'il soit actif et constant. Intelligence, volonté, persévérance : tels soient les trois idées qui nous guident dans notre action nationale.



Si nous considérons l'histoire, nous voyons un grand nombre de nations apparaître dans le monde, y jeter parfois un vif éclat, puis bientôt disparaître. La philosophie de l'histoire nous enseigne les causes de ces disparitions. Telle nation a été détruite par l'envahisseur, telle autre s'est suicidée dans la discorde; celle-ci se meurt d'empoisonnement par introduction d'éléments étrangers, celle-là succombe au manque d'activité. Mais l'agent de destruction le plus redoutable, l'histoire nous le dit, c'est l'opinion.

J'ai lu dans Joseph de Maistre que "l'opinion peut être comparée à la vapeur. Pour la former il faut du feu ; mais une fois formée, elle souleverait les Pyrénées." Il a parfaitement raison. N'est-ce pas la Bible qui nous dit que la foi peut transporter les montagnes ? Et qu'est-ce autre chose que la foi, si ce n'est un acte de volonté ? Eh bien, l'opinion n'est que la volonté d'un peuple, en ce sens que l'opinion est un courant d'idées dominantes qui ne tendent qu'à se réaliser.

En effet, toute idée tend à l'action, elle détermine un acte de volonté. Et si l'évolution de la matière est un faux système, l'évolution des idées n'en demeure pas moins un fait constaté chaque jour. L'opinion évolue, elle se dirige vers le bien ou le mal. Sa force est extrême : la chute de l'empire romain, l'introduction du christianisme dans le monde, la Réforme, la Révolution française, voilà autant de faits qui nous le prouvent.

N'est-il pas évident que la nationalité des Canadiens-français est minée par de mauvaises opinions ? Nous pouvons nous en rendre compte chaque jour et c'est par l'étude de ce problème que notre patriotisme sera réfléchi, intelligent. Au Canada, deux races vivent côte à côte et forment un même peuple. Chez l'une et l'autre existent des opinions différentes. L'Anglais est persuadé qu'il est fort, qu'il est appelé à dominer et il agit avec une légitime confiance en lui-même. Le Canadien-français, lui, croit à la non-survivance de sa race et pense qu'il ne peut rien faire d'utile parce que nous n'avons aucun



but national. Les Anglais ont raison de nous croire faibles, car à force de nous suggestionner nous-mêmes, nous avons réussi à nous imaginer un état de faiblesse que nous n'avons pas. Quel est donc le feu qui a formé cette vapeur ? Eh bien, ce sont tous ces petits faits de la vie quotidienne qui semblent en soi indifférents, mais dont le total a des proportions d'incendie.

Nous sommes orgueilleux : le sang français nous anime. Nous aimons à montrer notre savoir. Et voilà comment, par exemple, quand nous savons cinq ou six mots d'anglais, nous les employons aussi souvent que les circonstances nous le permettent. Plus perspicaces que nous, les Anglais ont tout de suite saisi ce défaut. Inutile pour eux d'apprendre notre langue puisque nous aimons à parler la leur. Et le terrain est conquis ! Ils l'ont pris, non de force, mais parce que nous le leur avons donné. Nous parlons donc l'anglais et tous les services publics se font en anglais.

Avec la langue, nous prenons les idées des Anglais. Les fils d'Albion aiment les grosses fortunes et les petites familles. Et voilà que par influence, nos bons Canadiens veulent devenir très riches (ce qui n'est pas un mal en soi) ; et voilà que par esprit d'imitation et pour d'autres raisons plus graves, ils se prennent à détester la patriarcale tradition des familles nombreuses.

De ces idées naissent deux grands maux : le sacrifice de l'intérêt national à l'intérêt particulier et la dépopulation. Oui, c'est par intérêt particulier que nos Canadiens acceptent la domination juive sans protester. Le péril jaune nous inquiète tandis qu'on se fiche du péril hébreu qui nous menace. C'est ainsi qu'à Montréal on a vu d'un jour à l'autre le plus beau des quartiers français se transformer en une véritable capitale juive. Affaire de spéculation, c'est vrai, mais les Juifs n'ont pas craint de déboursier, eux, de jeter des sommes éblouissantes pour nous déloger et se grouper. Si les Juifs n'ont pas de patrie et ne peuvent être patriotes, ils ont du moins un esprit national que nous n'avons pas. C'est la seule chose que je leur envie.

L'amour de l'argent nous consume. Pour avoir de l'argent, le cultivateur quitte ses champs et cesse d'être heureux. Il vient à la ville perdre sa langue, ses mœurs et sa foi. Par amour de l'argent, ces mariages mixtes, magnifique invention pour détruire la race et la foi ! Par amour de l'argent, ces reculades honteuses de nos hommes publics ! Mon Dieu ! c'est permis de vouloir être riches, mais je trouve que toutes ces spéculations ne sont que des ventes à sacrifice de notre intérêt national.

C'est encore par amour de l'argent, c'est pour mieux jouir de sa fortune qu'on ne veut plus avoir d'enfants. Peu importe que l'on décroisse en nombre, l'affaire aujourd'hui, c'est d'avoir du luxe et du confort ! Madame veut se conserver et monsieur veut s'amuser ! Allons, au diable les enfants : ça n'est plus de mode, ça ! Et ce lâche égoïsme sévit parmi nous sans qu'on se rende bien compte de ses désastreux effets.

Voilà deux grands maux que nous devrions étudier dans toutes leurs manifestations afin d'y pouvoir mieux remédier.

Malheureusement; la liste des plaies qui nous rongent ne s'arrête pas là. Il faudrait encore parler de l'amour du luxe qui nous empêche d'édifier des fortunes solides. La plupart des Canadiens voudraient passer pour millionnaires; ils tâchent de jeter de la poudre aux yeux des gens et dépensent à cette folie tous leurs revenus, plus une partie du capital. Ils font la vie, comme disent les pauvres gens! Ici vient se placer le problème de l'alcoolisme, car un homme qui "fait la vie" ne peut pas résister longtemps sans faire usage de liqueurs alcooliques. Cela donne un certain nerf, bien que cela détériore au-dedans. Un ivrogne n'est pas celui qui s'enivre deux ou trois fois par année. Non! C'est le viveur qui est constamment sous l'effet de la boisson! et c'est cet alcoolisme que nous devons combattre.

Il n'est pas difficile maintenant d'imaginer que, dans ces circonstances, la religion devient odieuse. La religion, en effet, condamne tous ces excès; elle met un frein à nos passions et à nos appétits inférieurs; en un mot, elle gêne! Or on n'aime pas à être gêné et on dit "adieu" à la pratique de sa religion. L'indifférence n'étant pas possible en matière religieuse, on se pose en adversaires, on s'enrôle dans les rangs maçonniques et on attaque les prêtres. On complotte pour tâcher de les souiller et de les ternir! On cherche des moyens d'éclabousser leur vertu et, quand on les a trouvés, on se croit des héros! On essaie de jeter dans nos écoles des germes de dissociation et de révolte!

De tout ceci il résulte que nous nous créons des adversaires à nous-mêmes, que nous nous divisons entre nous; il résulte qu'attaquée, à la fois au dedans et au dehors, la nationalité canadienne-française va bientôt succomber. Mais non! Il ne faut pas qu'elle meurt, ou bien, si elle doit mourir, que ce soit les armes à la main. Etudions notre position nationale: que la première partie de notre action patriotique soit une œuvre d'intelligence, car sans cette méthode et cette participation de la raison, nous marcherons en aveugles.

MARC...

(A suivre.)

---

## Rodomon'ade amoureuse

Claudine, avec le temps tes grâces passeront,  
 Ton jeune teint perdra sa pourpre et son ivoire;  
 Le ciel qui te fit blonde, un jour te verra noire,  
 Et, comme je languis, tes beaux yeux languiront.

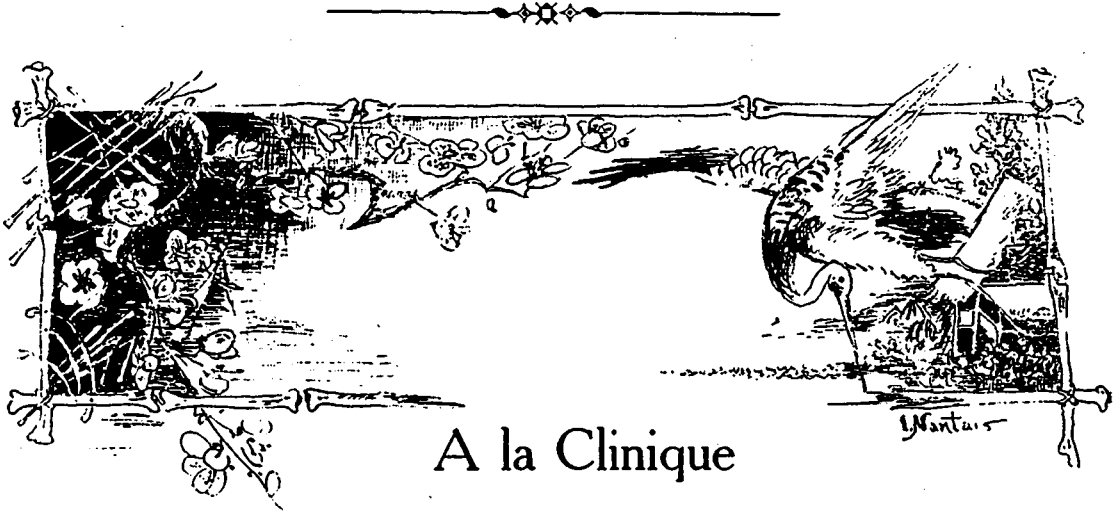
Ceux que tu traites mal te persécuteront,  
 Ils riront de l'orgueil qui t'en fit tant accroire;

Ils n'auront plus d'amour, tu n'auras plus de gloire ;  
Tu mourras, et mes vers jamais ne périront.

O cruelle à mes vœux, ou plutôt à toi-même,  
Veux-tu forcer des ans la puissance suprême,  
Et te survivre encore au delà du tombeau ?

Que ta douceur m'oblige à faire ton image,  
Et les ans douteront qui parut le plus beau,  
Ou mon esprit, ou ton visage.

Guillaume COLLETET.



## A la Clinique

Une salle d'hôpital ; à droite et à gauche, deux rangées de lits de fer ; une garde, aux souliers caoutchoutés, glisse, à pas menus et sans bruit, sur le parquet luisant qu'ont terni de place en place les acides. Un infirmier, insouciant, l'air ennuyé, pousse une table roulante chargée de seringue, de tampons et d'antiseptiques. Chuchotements, soupirs, bruit de diachylon que l'on déchire. Le no 13 subdélirant demande à boire, le 25 se retourne sur sa couche, lentement avec effort, pour ne pas éveiller le spasme douloureux de sa jambe gauche fracturée qu'un poids noir étire.

Dix heures et demie : c'est la clinique. Le chirurgien, tout blanc, ayant à sa droite un interne, con-

sulte une carte d'observation, tandis qu'en cercle, épaule à épaule, quinze élèves écoutent, attentifs, une pointe de curiosité dans la pupille, la leçon du maître. Au milieu le no 7 : un petit Chinois jaune dans les grands draps blancs.

"Messieurs, j'ai à vous présenter ce matin un fort joli cas..."

Le petit Chinois vient de relever ses paupières qui plissent, et, sans remuer, regarde tour à tour le maître, l'interne et les élèves. Sur le fond sombre, féroce de l'œil asiatique, voltige une lueur incertaine, inquiète, avec une interrogation suppliante plus forte que la douleur. "Que me veut donc cet homme blanc qui jargonne ?" disent les petits yeux à la lueur inquiète...



Hier encore il était à l'ouvrage, derrière ce comptoir branlant où l'on griffonne des traits noirs sur du papier rouge. Vous savez, chez Yuan Lee, la blanchisserie du coin ?

D'où vient-il ? De Chang-Haï ? De Pékin ? que sais-je. De la province peut-être, d'un village lointain aux frêles toits pointus de bambous et de paille plantés çà et là comme des gerbes. Enfant, il a couru jambes nues, chaussé de sandales légères, le long des rigolets mignons qui vont à la rizière, tanné par ce soleil prodigue qui rôtit les bambous.

Puis un jour le représentant d'une agence étrangère est venu au village. Deux mois plus tard, avec des camarades, mi-vêtu à l'euro-péenne, il débarquait sur la côte d'Amérique, écarquillant les yeux pour mieux voir, étourdi par tant de bruit, mais l'âme pleine d'espérance, car c'est ici que les Chinois comme lui viennent amasser sou à sou ces pièces d'or qu'un jour, orgueilleux, il apportera au village. Cet or qui lui donnera—il les voit déjà dans un rêve—un jardin plein de fleurs, une maisonnette loquée

près de la grande pagode, des nattes denses et souples où le sommeil est bon, des soies riches aux teintes chaudes et vives pour la petite Chinoise gentille, au chignon si joli, dont il goûte encore le baiser sur ses lèvres, car lui aussi il a un cœur, le petit chinois jaune dans les grands draps blancs.

Bientôt c'est l'hiver et notre froid climat. Dans une boutique sombre, sale et petite, il place des faux-cols, il en glace encore. Passez le jour et repassez la nuit, toujours vous verrez chez Yuan Lee un petit blanchisseur qui courbe l'échine.

Le dimanche cependant quand le soleil lointain laisse tomber quelques rayons légers, vous le rencontrez à la promenade. Ils sont quatre, marchant à la file, comme pour ne pas prendre trop de place sur ce trottoir glissant où ils passent étrangers. Et si vous les regardez, ils montrent leurs dents blanches et sourient.

Mais un soir de mars alors qu'il s'affaire, notre petit chinois derrière le comptoir est tombé.

Une cloche au son monotone et rythmé, un galop de cheval, un roulement dur et lourd, c'est la voiture d'ambulance qui emporte vers l'hôpital un malade nouveau.

Le chirurgien qui l'a vu a trouvé le cas grave, urgent, et sans être consulté presque, —il n'y comprendrait goutte,—le petit Chinois délirant, des douleurs atroces dans le ventre, secoué par la fièvre, est hâtivement opéré pour péritonite.

"C'est un joli cas !" redit le clinicien terminant sa clinique... Qu'est-ce que ça lui fait à lui d'être un joli cas ? D'ailleurs, est-ce qu'il comprend ? Fatigué, il a fermé les yeux, son bras s'est tendu

hors du lit, ses dents serrées laissant passer une plainte discrète.

“Ça va très mal, messieurs ! Le pouls est rapide, faible, le pronostic mauvais pour ne pas dire fatal !”

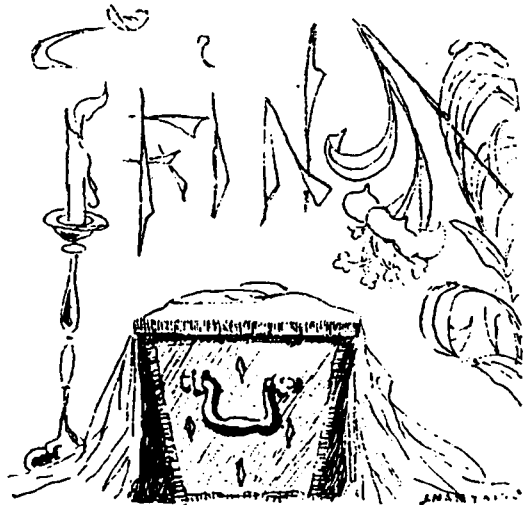
Et tandis qu'ils s'en vont tous, indifférents, vers d'autres souffrances, dans les yeux sombres du petit blanchisseur la douleur verse lentement une larme.

Egaré au milieu de ces figures étrangères, loin des tiens, ne pouvant ni dire tes peines ni recevoir la consolation suprême, petit Chinois, sais-tu que tu vas mourir ? Sais-tu qu'il faut dire adieu à la rizière, au village lointain où t'attend l'amie aux pieds mignons, au chignon si joli ?...

Le lendemain en passant près du

no 7, vous auriez vu une bonne sœur au regard recueilli, disant le “De profundis”, qui fermait les yeux d'un petit Chinois jaune, raide dans les grands draps blancs.

Docteur “LUC”.



### Sympathies

A une assemblée générale des E. E. M. de l'université Laval de Montréal, tenue le 27 mars 1912, il a été résolu, proposé par M. Albiny Paquette, président du comité de régie, et adopté à l'unanimité, qu'un vote de condoléances soit adressé à M. Edmond Piette, E. E. M. à l'occasion du décès de son père M. Maxime Piette, de Ste-Elisabeth de Joliette.

De plus, que copie de la résolution soit envoyée aux journaux.

J.-B. MANDEVILLE,  
Secrétaire.

Montréal, 29 mars 1912.



### A tous nos collaborateurs :

Veillez nous faire parvenir en deçà de deux semaines vos noms et vos adresses respectives, en mentionnant les pièces (qui ont paru dans notre journal) dont vous êtes les auteurs.

S. V. P. adressez-moi personnellement vos missives.

Gustave Lacasse.

## Chant de Pâques

De vos clochers, niches aériennes,  
A l'unisson chantez, filles chrétiennes.  
Revive encor, grâce à vous, dans mon cœur,  
L'alléluia, messager du bonheur !

Je ne vis plus : mon âme est dans l'ivresse ;  
Vous préparez des moments d'allégresse.  
Et ce retour, que dois-je le bénir !  
Cloches, vibrez, mais ne daignez finir.

Alléluia ! quittant l'aube mystique,  
Douceur de fête, ineffable cantique.  
Viens mettre un terme à mes pleurs pénitents.  
Près du sépulcre, ô Jésus, je t'attends.

Et sur le seuil d'une route nouvelle,  
Dispensateur de la vie éternelle,  
Guide mes pas, naguère chancelants,  
Alléluia ! renaissent mes printemps !

Louis-Oscar LERICHE, E.E.M.

---

## L'injustice humaine

« Bonjour Jeanne ! Quoi ! prête de si bonne heure et déjà à l'ouvrage ? L'amour ne te rend point paresseuse, brave fille. Oui, si d'ici à trois jours tu as fauché mon pré, je ne pourrai plus longtemps te refuser mon fils unique. »

Le fermier l'a donc promis ! Comme Jeanne sent battre son tendre cœur ! Une vie nouvelle parcourt ses membres. Comme elle agite sa faux ! Comme elle étend le foin par terre !

Le soleil du midi est brûlant ; les faucheurs sont fatigués, ils cherchent la source pour se rafraîchir, l'ombre pour sommeiller : Jeanne ne se repose pas.

Le soleil se couche, la cloche du soir sonne au village. Le crépuscule fuit devant des nuages gris et lourds ; les voisins crient : « Jeanne, en voilà assez pour aujourd'hui. » Les faucheurs se retirent et chantent en s'éloignant. Jeanne aiguise sa faux pour recommencer.

La rosée tombe, la prairie exhale une douce odeur, le rossignol chante dans le lointain. Jeanne n'a pas envie de l'écouter, elle fait toujours crier sa faux qu'elle manie avec ardeur.

Elle continue du soir au matin, du matin au soir, se nourrissant d'amour, encouragée par une douce espérance.

Enfin, le soleil se lève pour la troisième fois ; tout est terminé, Jeanne attend le fermier en pleurant de joie et d'amour.

“Bonjour, Jeanne! Que vois-je ? Oh ! quelles laborieuses mains! le pré est fauché : je te récompenserai. Mais quant au mariage... tu as donc pris la plaisanterie au sérieux, fille crédule ? Ah! que ceux qui aiment sont insensés.”

Il dit, et sans plus de pitié s'éloigna.

Le cœur de la pauvre Jeanne se serre, ses genoux tremblants fléchissent : on l'a trouvée dans le champ fauché, sans voix, sans sentiment, sans mémoire.

Max HILAIRE, E.E.C.D.

---

## Insoucieuse.

(Acrostiche sur son nom.)

M arcelle, dans ton œil brille une flamme ardente,  
A u contact de ses feux mon cœur s'est embrasé !  
R evue à tout instant ta vision me hante,  
C haque jour j'en deviens de plus en plus grisé !  
E t toi, sans soupçonner que déjà dans la vie,  
L 'amour est sur tes pas, que tu peux soupirer,  
L 'âme toute au bonheur, tu t'en vas, réjouie,  
E t tu ne songes pas que tu me fais pleurer !

MARC.

---

## RIONS!

*Costigat ridend) mores."*



### CHOSSES ET GENS.

Il y a un étudiant en médecine de quatrième année qui se vante modestement d'être le plus fort de sa classe. S'il récidive, nous publierons impitoyablement son nom.

On nous annonce que les confrères Brault (Raoul) et Archambault (I.-P.) partiront incessamment pour New-York. L'ami Teddy a sans doute entendu parler des talents qu'ils ont déployés pendant la dernière lutte municipale. (C'est en effet à eux, sans contredit, que le nouveau commissaire de Montréal doit sa victoire.) Il est évident que celui des deux candidats américains qui s'assurera leurs services le premier, sera l'heureux vainqueur. C'pas, vieux?

---

A. E. O. U. le gentil petit chapeau de Panneton ? Ça ne lui aurait pourtant pas coûté plus cher d'en acheter un plus grand. Mais

Auguste a ses raisons que la raison ne connaît pas.



Au téléphone, le 1er avril, (authentique) :

—Drrring !

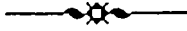
—Hello !

—Monsieur Dubuc ?

—Oui, mademoiselle.

—Vous êtes appelé immédiatement à l'hôpital de la rue Saint-Hubert.

—J'y cours, j'y vole, j'y... nage!



—Drrring !

—Hello !

—Monsieur Lafond ?

—Pour vous servir, mademoiselle.

—Tenez donc "la ligne" un instant.

—.....

—Est-ce que ça mord ?

—!!!...



On dit que les cierges brûlent par faisceaux, de ce temps-ci, devant la madone de Lourdes. Signe des temps : les examens approchent. Licence, doctorat, ouf !

Guellie dans un journal français cette fable de Miguel Zamacoïs :

Un avocat avait  
Un vêtement si laid  
Si sale et si pauvre  
Qu'on disait que c'était  
Par pose.

Hélas ! on se trompait :  
Jamais il ne plaidait ;  
Or tout le monde sait  
Que l'on n'a pas d'"effets"  
Sans cause.

Y en a-t-il comme cela beaucoup à Montréal ?



Daniel (E.E.M.) fait toujours des vers et de l'esprit. Il m'a livré l'autre jour la première strophe d'une ballade qu'il vient de composer sur Lapierre (Aquila). — La voici dans toute sa saveur :

C'est notre chasseur de bacille,  
L'unique, le grand Aquila,  
Aquila, dont le chef gracile  
Fait rêver celle-ci, cell'-là !

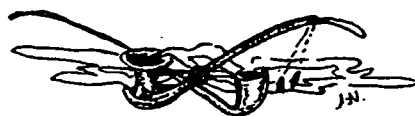


Leroux (E.G.C.) avait promis de ne pas fumer pendant le carême et pourtant il a été vu l'autre jour savourant un "Blue Bonnets", à preuve...



Monsieur Perras — Fernand, oui mademoiselle, — a rêvé qu'il était encore dans l'ancien conseil des E. E. M. Il avait \$6.000 à collecter. Il en pleurait de joie... Cette joie fut passagère, bien entendu, car, à son réveil, pas plus d'argent dans sa main que dans la poche de

Jean JASON.





## Laissez-moi rire

Je ris. C'est si drôle aujourd'hui.  
Il neige par flocons sans nombre  
Et mon cœur est noyé dans l'ombre.  
Je ris, mais je crève d'ennui.

Je ris. Mon amour s'est enfui,  
Toutes mes illusions sombrent  
Et tous les souvenirs m'obombrent.  
Je ris. Rire n'a jamais nui.

Je ris. Mon cœur sanglotte, lui.  
Il est fou. Pourquoi faire encombre  
A mes ris ? Pourquoi suis-je sombre ?  
Je ris, je ris de moi, d'autrui.

Louis SOREL, E.E.M.

15 mars 1912,

---

## Les sports .

Le culte des sports n'est pas seulement un merveilleux moyen de rendre l'individu robuste, fier et brave. C'est aussi, et surtout, le moyen de constituer une âme nationale avec ses élites intelligentes, ses foules actives, ses multitudes probes et courageuses.

Les sports en commun sont excellents pour créer entre les émules une camaraderie solidaire. La pratique des sports démontre le besoin d'une règle et d'une discipline. Les groupes de joueurs respectent celui qui prévoit bien, qui conseille vite et clairement, qui guide rapidement vers le but. C'est là la confiance dans un chef.

Depuis que nos aviateurs réussissent plus aisément à voler dans les airs, le peuple de France a repris une singulière confiance en ses forces nationales. Nous l'avons bien vu naguère, lorsque, dans le dernier de nos villages, les pères des fils sous les drapeaux acceptaient la chance d'une guerre, lorsque des soldats socialistes assuraient à leur colonel qu'il pouvait compter sur eux, malgré leurs opinions de civils. La certitude de posséder une élite héroïque avait soudain regaillardé les timides, et même exalté les prudents. Le monde s'étonna de cette puissance renouvelée.

Quand vous vous livrez aux plaisirs des sports, c'est donc la force de la patrie que vous assurez. Laissant fuir les paysages aux deux côtés de votre bicyclette, jetant au ciel la courbe de votre balle que la raquette lança par-dessus le filet du tennis, traçant sur la glace ou sur le parquet du skating les arabesques élégantes de votre patin, maîtrisant avec science le galop de votre cheval, ou marchant avec allégresse sur le gravier d'une bonne route propice au "footing", vous préparez la vigueur et l'entrain de ceux qui vous imiteront.

Eux-mêmes décideront, par leurs exemples, maintes personnes à secouer leur torpeur naturelle. — Paul ADAM.

Il convient parmi nos soucis intellectuels, de s'occuper parfois des aptitudes de notre corps et spécialement des exercices qui augmentent le plus sa force, son agilité et ses qualités de bel animal sain, redoutable et prêt à faire face à toutes les exigences de la vie. — Maurice MAFFERTINCK.

Notre club de base-ball universitaire s'organise lentement, sans bruit, mais son organisation solide et effective surprendra bien des sceptiques et des incrédules dès le commencement de la saison. M. le docteur St-Jacques a bien voulu accepter la présidence d'honneur. Avec un patron si distingué et si dévoué pour les œuvres universitaires, le club ne peut manquer de réussir sous tous rapports.

Nombreux sont les joueurs qui ont déjà manifesté leur intention de vouloir faire partie de l'équipe. Attendons la première pratique.

REPORTER.

## Billets doux

LE "DEVOIR" (Woonsocket).—Nous accusons réception du premier numéro de votre publication. Nous serons heureux de faire échange avec vous. Nos meilleurs souhaits, confrère !

THE DALHOUSIE GAZETTE.—Nous vous prions amicalement de nous inscrire à la liste des publications qui font échange avec vous : "L'Étudiant" et non "The Student." Merci.

A. E. D.—Nous avons reçu votre billet d'identité. Très bien. Nous publierons votre article dans notre prochain numéro.

PAULÉ.—"Quousque tandem"... Jusques à quand, mademoiselle, resterez-vous silencieuse ? Allons, exécutez-vous gentiment ! sinon Albert sera fort désappointé... et nous aussi.

ANGELINA.—Décidément, Valois, on s'occupe fort de toi, dans l'assistance, à la chambre modèle.

PAUL TALON.—Evidemment, camarade, vous étiez loin quand dame courtoisie est passée. Nous acceptons tous les conseils quand ils nous sont donnés poliment ; c'est dire que si vous tenez à ce que les vôtres soient suivis, il vous faudra changer de ton dans votre prochain billet. "Mieux vaut se taire que parler sottise."

L'homme au BINOCLE

---



---

Amis, ne gaspillez pas le temps précieux de votre jeunesse en fumant toutes sortes de vilains cigares. Un seul peut vous satisfaire : le

“BLUE BONNETS”

---



---



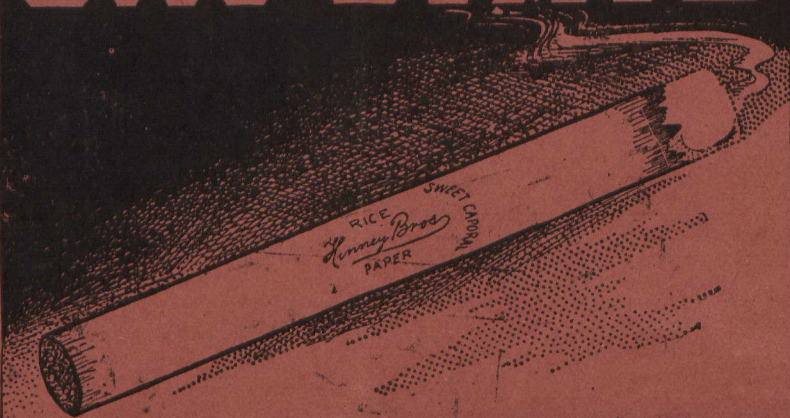
---

**Institut de Physiothérapie**  
DU  
MONTREAL — DR. HENRI LASNIER — 2504 ST-DENIS

**AGENTS PHYSIQUES & SPÉCIALITÉS EMPLOYÉS**

RAYONS X . . . . .	NEURASTHÉNIE . . . . .
OZONE . . . . .	OBÉSITÉ . . . . .
LUMIÈRE . . . . .	MALADIES NERVEUSES . . . . .
CHALEUR : HYDROTHERAPIE . . . . .	MALADIES DE LA PEAU . . . . .
ELECTRICITÉ MÉDICALE . . . . .	TUBERCULOSE . . . . .
CULTURE PHYSIQUE . . . . .	CANCERS . . . . .
ORTHOPIÉDIE - MASSAGE . . . . .	TACHES DE VIN . . . . .
	POILS FOLLETS . . . . .

# SWEET CAPORAL



# CIGARETTES

**"LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE  
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."**

*Lancet.*